

*Samuel T. Payne est un jeune auteur britannique qui est aussi un grand amateur de Jules Verne et du Doctor Who, ce qui l'a poussé à choisir le Docteur Oméga comme protagoniste de sa première nouvelle...*

Samuel T. Payne : *Les Yeux du Temps*

*Paris, 1845*

C. Auguste Dupin referma sa montre à gousset et la replaça précautionneusement dans son gilet.

— Si je ne me trompe pas, cela ne devrait plus être long, murmura-t-il doucement à mon oreille.

Je me retournai le plus doucement et le plus discrètement possible afin de pouvoir croiser son regard.

— Le plus tôt sera le mieux. C'est certainement la position la plus inconfortable que l'on m'ait jamais persuadé d'adopter. Mes chevilles...

— Vos chevilles, Sergent Picard, peuvent patienter encore dix minutes, j'en suis sûr.

Mes pauvres pieds, déjà enflés à force d'être accroupi dans une petite armoire en bois, augmentaient de volume à chaque minute. Un homme de mon âge et de ma corpulence (dû à mon robuste appétit) ne devrait pas avoir à subir de tels mauvais traitements.

— Quelle honte ! sifflai-je, tout en regardant furieusement la silhouette de Dupin, à peine visible à la lumière d'un feu de cheminée qui filtrait à travers les portes de notre armoire. J'étais loin de m'attendre à de telles méthodes d'investigation de la part du célèbre Chevalier Dupin !

— Puis-je vous rappeler, Sergent Picard, l'absolue nécessité de faire silence. De plus, c'est vous qui avez requis mes services, en conséquence de quoi, j'espérais, au moins de votre part, que vous vous en remettiez à mon instinct, et fassiez preuve d'un peu plus de circonspection.

J'acquiesçai et changeai de position, soulageant un peu mes malheureuses jambes. Regardant par l'une des fentes de l'armoire qui dissimulait notre présence, je vis que l'atelier, toujours désert, demeurait totalement silencieux. Pas un son ne filtrait, à part celui du feu, dont les braises mourantes s'écroulaient paresseusement dans l'âtre de la cheminée.

La fatigue me déchirait les articulations et les muscles ; tout en regardant les fragments incandescents qui finissaient de se consumer, je songeais à mon bon fauteuil de cuir, si accueillant et si vide, chez moi...

Je sentis mes paupières papillonner paresseusement sur mes yeux alors que je me remémorais les événements des deux derniers jours...

On était un jeudi matin glacial, quand je m'apprêtai à quitter la boutique d'un petit horloger parisien. Je tins la porte ouverte à un nouveau client qui entra.

— Excusez-moi, Monsieur, lui dis-je, mais j'ai bien peur qu'on ne puisse vous servir dans cette boutique aujourd'hui.

Le gentleman s'arrêta, ôta son chapeau et commença à défaire son écharpe. Sur son visage apparût une expression de déception, mêlée d'un soupçon d'irritation.

— Vraiment ? Voilà qui est fort gênant. J'avais espéré faire réparer mon horloge murale pour la fin de la semaine.

Il indiqua un petit paquet niché sous son bras. Je ne sus pas quoi lui répondre.

— Eh bien, vous me voyez navré d'être le porteur de cette mauvaise nouvelle.

Avec un long soupir, le gentleman déboutonna son grand manteau, révélant son veston. De la poche de celui-ci, il sortit une montre à gousset superbement ouvragée. Il y jeta un coup d'œil en levant un sourcil.

— Pourriez-vous me conseiller un autre horloger, ou quelque chose d'approchant, Monsieur... ?

— Sergent, répondis-je en inclinant la tête, Sergent Picard. J'ai bien peur que non. Je suis récemment entré en contact avec plusieurs autres horlogers après deux semaines d'enquête, mais je n'en ai pas trouvé qui puisse vous proposer ce genre de service.

— Une enquête ? Vous seriez donc de la police ? Vous enquêtez sur les vols des horlogers, dit-il. C'était plus une affirmation qu'une question.

— En effet, lui répondis-je, l'air résigné. Cette boutique est la dernière en date à avoir été la victime d'un cambriolage — une longue série de vols pour le moins bizarres. Quant au coupable, nous piétons complètement.

— Peut-être pourriez-vous m'en dire plus autour d'un bon repas ? s'enquit-il, en me donnant sa carte de visite.

J'y jetai un coup d'œil. Imprimé en lettres vertes soigneusement gravées, on pouvait lire : C. AUGUSTE DUPIN.

Ce nom me fut immédiatement familier. Il était synonyme de résolution d'énigmes à caractère criminel ; c'était celui d'un détective amateur renommé dans tout Paris pour son étonnante faculté à dénouer les mystères les plus inextricables. Je ne saurais décrire l'immensité du ravissement qui emplit alors mon cœur à l'idée de faire connaissance de cette légende vivante. Une simple rencontre avec une telle célébrité — car c'est bien ce qu'il était — me remplissait déjà d'excitation, et ne voilà-t-il pas qu'il m'invitait à sa table ! J'envisageai alors de proposer au Chevalier de m'aider dans mon enquête. Il serait pour moi un atout majeur. Je décidai d'agir rapidement et d'entrer de suite dans ses bonnes grâces.

— Vous pourriez bien être l'homme providentiel que je recherche, Chevalier Dupin. Permettez-moi plutôt de vous inviter ? lui dis-je en le guidant vers le restaurant bon marché le plus proche.

Une fois installés, je lui contai *in extenso* l'enchaînement des étranges événements qui s'étaient produits.

Une bouteille du vin rouge maison était nécessaire pour me préparer au long discours dans lequel j'allais m'embarquer. Dupin déclina l'offre et, par voie de conséquences, me contraignit à la boire seul. Il était assis en face de moi, ses coudes posés sur la table et son menton appuyé au creux de ses mains.

— Ainsi donc, tous les horlogers de Paris ont été dévalisés en l'espace de quinze jours ? dit-il, le front plissé par la réflexion.

— Oui, répondis-je d'une voix sourde. (Le bordeaux était vraiment bon.) A chaque fois, on a volé quelques pièces détachées, des petits ressorts, des éléments de montres, des composants, des outils...

— Avez-vous l'inventaire des pièces disparues ?

Je repoussai ma chaise — j'ai bien peur d'avoir un peu bousculé la personne assise derrière moi, mais cela n'avait pas grande importance — et sortis de mon veston la liste demandée. Je la posai avec force sur la table.

— La voici ! Il y en a pour une valeur marchande de plusieurs centaines de francs.

Dupin haussa un sourcil et se concentra sur le décompte des pièces volées.

— Ces objets... Quelle étrange sélection de pièces à convoiter... On ne pourrait les revendre qu'à un réparateur spécialisé ; elles ne seraient d'aucune utilité pour un commerçant ordinaire.

Je m'adossai à ma chaise.

— Peut-être un horloger concurrent ? dis-je d'un ton soucieux.

— Vous disiez que tous les magasins parisiens avaient été concernés, déclara Dupin du tac-au-tac, écartant ma conjecture. Si cela avait été le cas, nous aurions affaire à un établissement sis hors de Paris ; en ce cas, le jeu n'en vaudrait sûrement pas la chandelle.

Je voyais où il voulait en venir. Pourquoi prendre le risque de s'attaquer à un concurrent hors de son propre territoire ? J'attendais la théorie de Dupin, l'une de ses déductions tranchantes comme un rasoir qui avait fait sa gloire, mais il se contenta de me rendre la liste et de se couper une tranche de fromage.

— Alors ? demandai-je sèchement.

Il mâcha longuement sa tartine avant de répondre.

— Il est clair que nous avons affaire à un individu, un savant, je dirais, qui vole ces objets pour une raison que, pour le moment, nous ignorons. Le coupable est, je suppose, quelqu'un de versé dans la mécanique et l'ingénierie. Mais cela reste une hypothèse. Pour le moment, tenons-nous en aux délits eux-mêmes, et non pas aux raisons qui pousseraient quelqu'un à voler des pièces détachées d'horlogerie.

— Que suggérez-vous ? demandai-je maladroitement, tout en essayant de masquer de la main une remontée gastrique. Comble de malchance, mes réflexes indolents empêchèrent mon bras d'intervenir au moment critique, et Dupin se retrouva exposé à l'émission. Il ferma les yeux.

— Je suggère, soupira-t-il, que nous visitons la scène du crime où s'est déroulé la plus grande activité.

— Maître Zacharius, Horloger ? Le nom s'était immédiatement imposé à mon esprit.

Sur ce, je gratifiai le serveur d'un modeste pourboire et me frayai un chemin vers l'extérieur.

Dupin héla alors une calèche pour nous conduire rue Verdain, domicile dudit Maître Zacharius.

Je ne sais pas si vous avez déjà visité cet endroit, mais la rue Verdain est l'une de ces ruelles ternes, émaillées de maisons mal assorties, tant du point de vue de leur hauteur que de leur architecture. A vrai dire, cela lui donnait l'apparence bizarre d'une petite allée de traverse, jurant avec le reste du quartier. C'était le lieu de rencontre des sans-abris, qui hantaient les pas de porte et les encoignures, y trouvant refuge contre le froid. Au bout de la rue trônait la boutique de Maître Zacharius, Horloger ; c'est là que notre cocher déposa Dupin et votre serviteur.

— Un endroit fascinant, dit le Chevalier, en observant la petite vitrine de la boutique, encombrée de tout un assortiment d'horloges et de montres.

— Tout à fait, répondis-je en me faufilant vers l'entrée.

Un méchant mal de tête, d'une sévérité que je pourrais à peine décrire, s'était manifesté pendant le voyage, et la glaciale brise d'hiver qui soufflait au dehors ne faisait rien pour tempérer mon agonie.

Je poussai la porte et pénétrai dans la chaleur de la boutique, Dupin sur mes talons.

Le maître horloger Zacharius se tenait derrière le comptoir, comme à chaque fois que je l'avais rencontré durant mon enquête ; nous en étions arrivés à une relative familiarité. C'était un petit homme calme et distingué, aux cheveux gris bien coiffés, portant une barbe soigneusement taillée et habillé, comme toujours, d'un tablier de cuir par-dessus un costume à la coupe sévère.

La boutique de Maître Zacharius était certainement celle de l'un des meilleurs horlogers de Paris et les gens venaient de loin pour faire appel à ses talents.

— S'il vous plaît, Messieurs, veuillez passer au salon, dit-il doucement, indiquant une petite pièce en arrière-boutique. Je vais faire un peu de café.

Dupin se mit à son aise à la table et je m'assis en face de lui, surveillant la pièce. Elle n'avait pas changé depuis ma dernière visite, la semaine précédente ; le modeste feu de cheminée était bien alimenté et les outils de l'horloger étaient tous soigneusement rangés sur un établi. Rien d'autre ne décorait ce salon, à part un grand coffre à outils et quelques étagères supportant différents ouvrages techniques de référence.

Zacharius apporta trois petites tasses pleines à ras bord d'un liquide noir et fumant dont la simple odeur réveilla ma migraine. On pouvait se demander comment cet homme pouvait réparer le mécanisme si délicat d'une montre à gousset alors qu'il était bourré de caféine. Il tremblait comme une feuille dans une tempête.

Dupin sourit, pour la première fois.

— Une puissante infusion, Maître, dit-il. Vous devez avoir du mal à dormir avec des doses aussi fortes.

Zacharius s'assit près de nous et nous gratifia d'un hochement de tête résigné. Ses yeux étaient injectés de sang et cernés de noir. Dupin avait raison, l'horloger semblait épuisé.

— C'est pour pouvoir monter la garde. J'ai veillé toute la nuit pour LE prendre la main dans le sac ; mais IL n'est pas venu. Je suis désespéré.

Dupin posa sa tasse et se pencha en avant.

— Dites-moi Maître Zacharius, qu'entendez-vous exactement par « IL » ?

— Ce maudit cambrioleur qui pille ma boutique. IL ne vient que la nuit, voyez-vous. Tout cela n'est pas naturel, je vous le dis. De tout temps, de petites pièces détachées ou des ressorts ont parfois disparu du magasin, mais jamais comme cela. Toutes ces pièces qu'IL m'a volées, elles ne sont... elles ne sont utilisables que par une autre horloger. Pourquoi ignorer toutes ces montres et ces horloges de valeur au profit de simples mécanismes et autres pièces détachées ?

— En effet, dis-je en finissant mon café, cela n'a aucun sens.

— Cela prendra tout son sens, Sergent Picard, une fois que nous aurons découvert le mobile du criminel, déclara Dupin, tapotant du doigt la surface de la table.

Zacharius semblait agité et reposa violemment sa tasse dans la soucoupe.

— Mais IL n'a pas de mobile ! Tout cela n'est pas naturel, vous dis-je !

— Qu'est-ce qui vous fait dire cela ? s'enquit Dupin

— Les bruits étranges... La manière dont les choses ont été déplacées dans mon atelier. Au début, je croyais simplement que j'oubliais où je les avais posées, mais maintenant, j'ai acquis la certitude que c'est LUI. Les pièces se déplacent d'un côté à l'autre de la pièce, certaines disparaissent complètement.

Les portes fermées à clef sont subitement ouvertes, et celles qui ne l'étaient pas se retrouvent verrouillées...

Tout ceci était nouveau pour moi ; Zacharius ne m'avait jamais parlé de cela lors de nos précédents entretiens.

— Quand cela s'est-il produit pour la dernière fois ?

— La nuit dernière, et aussi celle d'avant. IL va certainement recommencer cette nuit.

— Vous dites « IL », Maître, déclara Dupin, mais vous n'avez jamais vu personne, n'est-ce pas ? Juste constaté au matin que des objets avaient été déplacés pendant la nuit.

— IL vient toujours entre minuit et trois heures. C'est un être surnaturel, croyez moi. Au début, je n'avais rien remarqué, mais maintenant, je discerne un schéma.

— Un poltergeist ? pensai-je imprudemment à haute voix.

Les mots avaient à peine franchi mes lèvres que Dupin m'échauda instantanément.

— Sornettes ! Un fantôme qui hanterait les rues de Paris, et ne dévaliserait que les horlogers ? Quelle idée ridicule !

— Je ne suggérais pas que nous avions affaire à un fantôme, rétorquai-je d'un ton indigné. J'essayais juste d'aider Maître Zacharius à trouver ses mots, c'est tout.

En principe, je n'autorise personne à me parler sur un ton aussi arrogant, mais la réponse de Dupin semblait raisonnable et logique. Le maître horloger ne sembla pas du même avis.

— Vous n'avez pas entendu ce que j'ai entendu ! Des bruits étranges dans la nuit, des empreintes de pas qui apparaissent sur le sol. Des sons diaboliques que je n'avais jamais ouïs de toute ma vie. Quelque chose de démoniaque est à l'œuvre.

— Permettez-moi d'en douter, déclara Dupin, fronçant les sourcils et levant son index. Dans cette affaire, les émotions affectent le bon sens. Partons du principe que nous avons affaire à une personne de chair et de sang, quelqu'un qui sait dissimuler ses menées crapuleuses sous un voile impénétrable. Messieurs, nous devons découvrir et déchirer ce voile.

Dupin se leva et m'encouragea à faire de même. Tout en boutonnant mon manteau, je regardai le centre de la table et remarquai une étrange brûlure à la surface du bois.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demandai-je.

Zacharius leva vers nous son visage épuisé :

— C'est apparu la nuit où tous ces maudits événements ont commencé.

— On dirait que quelque chose de brûlant a été posé sur cette table, suggérai-je.

— Etrange n'est-ce pas ? songea Dupin tout haut. Moi aussi, je l'avais remarqué en entrant dans la pièce. Dites-moi, Sergent, a-t-on remarqué des brûlures similaires sur les autres lieux du crime ?

Je sortis rapidement mon carnet et l'ouvrit aux pages pertinentes, qui révélèrent qu'effectivement, des marques similaires avaient été constatées dans les ateliers de plusieurs autres des victimes. Dupin nous gratifia d'un sourire ironique.

— Comme c'est étrange, dit-il avant de se retourner vers Zacharius. J'insiste pour que vous preniez un peu de repos, Maître. Nous reviendrons cette nuit pour continuer notre enquête. En attendant, retirez vous et essayez de dormir un peu.

Je me demandai si Zacharius allait suivre ce conseil. Au moment de partir, alors que je refermai la porte derrière nous, je le vis reprendre sa garde derrière le comptoir, les yeux écarquillés et l'air absent, désespérant d'apercevoir son adversaire invisible.

— J'avais demandé au cocher de venir nous chercher à seize heures. Il est en retard, marmonna Dupin.

— Le voilà ! lui dis-je, apercevant le fiacre qui bringuebalait le long de la route. Ce serait mieux si nous faisons la moitié du chemin ensemble.

Nous commençâmes à redescendre la rue Verdain.

SUITE ET FIN DANS LE RECUEIL